

rendre équitablement la justice. Une promenade au « Jardin des Paroles » nous égaie de la rencontre doucement hilarante des représentants dégénérés d'un art caduc, qui, s'accrochant désespérément aux vieilles formules, filles d'une mentalité désormais surannée, s'épuisent à chercher dans l'étrange, le bizarre, l'incohérent, l'illusion du nouveau. Puis, c'est l'apologue du vieillard solitaire qui, jadis écœuré des iniquités sociales, a fui le monde pour s'exiler au fond des bois. Désabusé à la fin et éclairé sur l'égoïsme de son renoncement, il reprend la route parcourue autrefois, pour consacrer le restant de sa vie à combattre l'injustice à laquelle il avait jusqu'alors pensé suffisant de ne point participer. Plus loin, c'est celui de « l'Endormeuse » dont la charité assoupit les douleurs, émousse les colères, annihile les initiatives dans l'abjecte résignation. Enfin « l'Annonciateur » est la sombre épopée si longuement douloureuse et lugubre de l'humanité prisonnière en un val obscur et stérile, et dont l'éveil culbute murs et geôles pour faire rayonner au sein du val l'éblouissante splendeur d'un soleil jusqu'alors ignoré. Tout cela écrit dans une langue limpide et lumineusement poétique.

Les Porteurs de torches sont une de ces rares œuvres littéraires qu'inspirent à la fois une grande idée émancipatrice et un souffle imaginaire très élevé.

ANDRÉ GIRARD.

De Gaston Richard : *Le Socialisme et la Science sociale*, 1 vol., Félix Alcan, 2 fr. 50.

Cet ouvrage, qui fait partie de la Bibliothèque de *Philosophie contemporaine*, a la prétention de nous confondre, non en s'attardant à nous combattre, mais en faisant pénétrer la lumière de la science dans le chaos confus et obscur de nos esprits ignorants. Cette prétention, qui convient à un « agrégé de philosophie, docteur ès lettres », — car M. Richard n'oublie point ses titres universitaires, — ne nous semble pas complètement justifiée : l'auteur, qui voudrait nous éclairer, aurait besoin d'être éclairé lui-même. Cependant, rendons-lui justice : son livre a des parties excellentes dont nous tous, socialistes de nuances diverses, nous devons profiter.

Ainsi le chapitre : *Unité du Socialisme*, établit d'une façon victorieuse que, malgré les thèses philosophiques différentes, malgré les critiques mutuelles et même les haines de parti, nous appartenons bien tous à la même grande famille. Proudhon écrivant *la Philosophie de la Misère* et Marx lui répondant par *la Misère de la Philosophie* ne sont pas aussi ennemis qu'ils se l'imaginent eux-mêmes et représentent l'un et l'autre une part de l'évolution générale dans la réaction contre la société contemporaine.

La critique du « matérialisme économique » et de la « loi d'accumulation », tels que les exposent Karl Marx et Engels, nous paraît renfermer aussi des arguments très sérieux et nous montrer que les données de ces deux auteurs, au point de vue de l'histoire, sont tout à fait insuffisantes. Les deux fondateurs du « Socialisme scientifique » n'ont pas eu, il faut le dire, la science nécessaire pour traiter avec sûreté ces questions très complexes. Mais, en nous retournant vers le critique, nous pourrions lui dire aussi qu'il commet de singulières bévues en juxtaposant les Peaux-Rouges Iroquois et les Incas du

Pérou en un même ensemble ethnique (page 136), et en prétendant que les « transformations économiques des Péruviens n'avaient pas modifié chez eux la constitution fondamentale de la tribu sauvage » (page 135). Nous nous étonnons beaucoup aussi de la tranquillité d'âme avec laquelle M. Richard nous affirme (page 97), en s'appuyant du témoignage de M. de Laveleye, que le *mir* russe n'a pas survécu au servage. Il ne manquera certainement pas de modifier son opinion s'il veut bien consulter les documents officiels contenus dans les exposés des *Zemstva*, publiés trente ans après l'émancipation des serfs. Une étude de Kropotkine qui a paru dans le *Nineteenth Century*, pourra aider notre auteur dans ses recherches : il y verra qu'en Russie la commune, ne se trouvant pas en conflit avec le droit romain, comme elle l'était dans l'Europe occidentale et méridionale, parcourt une évolution différente, et que l'influence du socialisme contemporain s'y fait de plus en plus sentir. L'histoire ne se répète jamais, et si l'on a vu des communautés « taisibles » fonctionnant en plein servage, on en vit aussi en d'autres milieux qui furent complètement indépendantes des seigneurs ; dans la Russie moderne on en voit maintenant qui se pénètrent des idées conscientes d'associations libres.

M. Richard, dans son âpre désir d'enfermer les socialistes entre d'invincibles arguments, va jusqu'à prétendre que notre idéal commun serait de revenir à un état tellement analogue à celui de l'indivision primitive que, pour l'atteindre, nous devrions faire décroître la population jusqu'à l'éparpillement primitif des chasseurs iroquois (page 177). Ce sont là des enfantillages ; mais ce qui ne l'est pas, ce qui nous paraît lamentablement sérieux au contraire, c'est que l'idéal de société auquel aboutit notre « libéral » auteur se résume à développer le progrès « par l'application de ces trois forces : contrainte pénale, contrainte éducative, mutualité » (page 187). Nous savons par une dure expérience ce que vaut la contrainte : quant à la mutualité, elle consisterait à présenter des projets de lois aux parlements pour la protection des enfants et des femmes. Car, nous dit-il, il faut bien se garder « d'affaiblir les attributions de l'Etat, le rôle de l'Etat étant précisément de rendre possibles le contrat et la libre association » (page 196).

Telle est la conclusion de l'auteur, et si nous l'en croyons, le socialisme est désormais bien mort : il ne reste qu'à l'enterrer. E. R.

LES PÉRIODIQUES

On ne peut lire la *Question Sociale* sans regretter le parti pris d'action gouvernementale et l'obsession religieuse qui percent dans la plupart des articles.

Rêver une révolution qui se ferait à coups de décrets, c'est aveugler les énergiques initiatives et préparer l'avortement de tout mouvement. Heureusement il y a tout lieu de croire que ce qui arriva à la Commune ne se renouvellera pas. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la *Revue Blanche* du 15 mars. Elle contient une enquête sur la Commune, faite auprès de tous les survivants de marque, et des principaux écrivains socialistes.